

Une trouvaille



Par : Louise Marquis

Texte récemment trouvé au travers de papiers anciens, attribué à notre ancêtre, Charles LeMarquis.

Le soir tombe sur ma vie et je veux, dans un dernier sursaut, t'envoyer à toi, Mortagne-sur-Sèvre, et à vous, mes proches restés là-bas, l'écho de ma vie si bien remplie.

Des raisons de mon départ, je ne veux souffler mot; il y a des silences qui valent de l'or. Mais je tiens à dire à ceux qui m'ont aimé que je quitterai cette terre la tête haute, sachant que j'ai empoigné à deux mains ma destinée.

J'ai fait bien des métiers et côtoyé bien du monde. De tailleur d'habits à cabaretier, en passant par huissier royal, j'ai roulé ma bosse dans ce pays plein d'opportunités et de défis. Mon chemin a croisé de grands personnages comme le plus humble des ivrognes et j'ai cherché à être fidèle à moi-même.

Je l'avoue, j'ai du caractère. Et cela m'a coûté bien des procès et des disputes. Ma première femme, Marguerite Baugran, en avait tout autant. Elle est morte alors que nous étions en froid et, des enfants qu'elle m'a donnés, seuls certains ont survécu à la rudesse des conditions de vie et à la rigueur du climat.

Si mon union avec ma seconde épouse, Agnès Giguère, a été plus tranquille, c'est qu'elle n'a pas duré trois ans. Certains diront qu'au vu de la différence d'âge, trente et un ans, elle ne m'a pas épousé par amour; mais dans ce pays de possibilités et de misères, l'amour n'a pas tant d'importance. Je n'ai guère d'illusions à son égard; tout ce que je souhaite, c'est qu'elle prenne bien soin du nourrisson qu'elle m'a donné.



Puis-je espérer que ma fille Madeleine et elle s'entendent toutes les deux? Non, bien sûr, l'une et l'autre voudront défendre leurs intérêts.

Le négoce m'a été profitable. Je peux affirmer haut et fort que j'ai su amasser quelques biens. Mais je ne suis pas dupe; mon départ ne se fera pas sans heurts. Ils seront bientôt là, ces vautours, et ils voudront mettre la main sur la plus grosse part d'héritage.

De ma chambre, je peux voir l'église dans laquelle je serai conduit après mon dernier soupir. Et ceux-là même qui gèrent cette noble maison de Dieu attendent ma mort pour achever la construction de son parvis. Que m'importe! Je ne serai plus celui à qui on ôtera un droit dûment acquis.

Mes paupières sont lourdes et ma main tremble de plus en plus. La fin approche. Vous qui trouverez cette lettre, mettez-la dans une bouteille étanche et jetez-la à la mer. Qu'elle retourne vers la mère patrie et qu'elle annonce que Charles LeMarquis, fils de Charles et de Jeanne Bignon, s'en est allé vers de nouveaux pâturages après avoir fait de son mieux pour tirer profit de ceux d'ici.

Charles LeMarquis

Rédigé à Québec, en Nouvelle-France, en ce vingt-unième jour de décembre de l'an mille sept cent.

P.S. Ce texte n'est que fiction. Il se veut une réponse au merveilleux texte de René Marquis de Vendée sur le départ du jeune Charles vers le nouveau monde. Par contre, les allusions et les faits relatés s'appuient sur ce qu'on sait avec certitude sur notre ancêtre et sur l'époque. Et qui peut dire que ce n'était pas ce qu'il pensait?